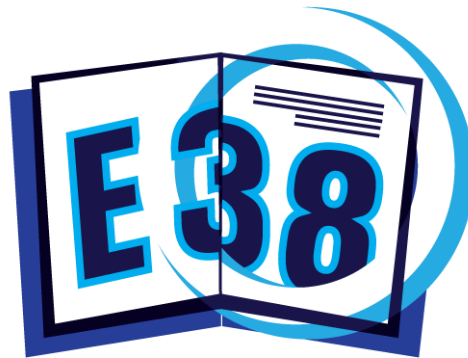


**Sandra MÉZIÈRE**

# **UN RENDEZ-VOUS CINÉMATOGRAPHIQUE**

Nouvelle



Tous droits réservés  
©Les Éditions du 38, 2020  
©Sandra Mézière, 2020

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Elle.* Aux abords des célèbrissimes marches du palais, à perte de vue, la foule vorace scande des noms parmi lesquels, peut-être, le sien. À cette idée (qu'il m'échappe, que ma présence est irrationnelle), je chancelle. Le sifflement du mistral et la musique emphatique qui accompagnent la montée des marches de ce 70<sup>ème</sup> Festival de Cannes m'empêchent d'identifier les noms, à moins que ce ne soit l'angoisse qui paralyse tous mes sens. Je laisse les passants harassés et pressés me bousculer. Je ne suis personne. Je ne suis plus rien. J'ai tout quitté il y a trois jours pour un rendez-vous donné il y a vingt ans. Enfin... tout... c'est relatif, si tant est qu'un travail répétitif et aliénant de secrétaire dans un cabinet médical parisien et un studio de l'autre côté du périphérique puissent constituer un tout. Je me laisse choir sur un banc sur lequel trois octogénaires cancanent allègrement. Je m'installe sur le rebord et me tourne pour ne plus sentir leurs regards condescendants peser sur moi. Je plonge mon visage dans mes mains pour m'isoler et pour tenter de me rappeler l'enchaînement des faits. Je suis arrivée à Cannes il y a deux heures à peine et j'ai l'impression d'avoir basculé dans une autre dimension. Ici, tout semble urgent, brusque, insatiable. Dans le petit hôtel face à la gare où j'avais réservé, un réceptionniste maugréant et rabougri m'a balancé une clef d'un autre âge qui pesait une tonne. Sans un mot. Sans un sourire. Je ne suis qu'une ombre. Toute ma vie, je n'ai été que cela, sauf ce fameux jour, il y a vingt ans. J'ai loué une chambre spartiate, tout ce qui était dans mes moyens. À peine arrivée, j'ai fermé les volets et la fenêtre qui donnent sur la gare. J'ai allumé le téléviseur. J'ai cherché frénétiquement la chaîne des clips pour mettre la musique à fond et pour faire taire la réalité et ma petite voix, celle de ma raison peut-être, qui me demande ce que je fais là. J'ai revêtu ma plus belle robe, ma seule belle robe, achetée pour l'occasion. Je suis restée un temps à me regarder dans le miroir, interdite devant ce reflet, une femme encore jeune et ce *encore* m'a tétanisée comme un compte à rebours impitoyable. Une femme jeune encore avec des cheveux trop longs, des yeux trop grands, une bouche trop charnue. Et avec, dans les yeux, cet espoir, démesuré là aussi.

Je ne sais pas ce que je ferai après. Je suis là pour le revoir, pour trouver un autre sens à ma vie, puisque seul ce rendez-vous m'a aidée à tenir toutes ces années. Je pensais naïvement qu'il serait simple d'entrer dans ce palais qui porte bien son surnom de blockhaus. J'ai essayé de rentrer par divers endroits. À chaque fois, on m'a répété qu'il fallait un badge. Je suis désemparée. Il me reste peu de temps pour trouver une solution et ce maudit badge. Peut-être est-il déjà là-bas à m'attendre. Je relève la tête. Face à moi se trouvent des portiques et deux vigiles aux physiques patibulaires de shérifs corrompus qui examinent les badges tandis que deux autres fouillent les sacs. Je replonge la tête dans mes mains. Je sens mes larmes surgir. Il vaut mieux qu'il ne me voie pas ainsi. Que je rentre. Mais rentrer où ? Retrouver cette vie dont je ne veux plus ? Mes larmes inondent maintenant mes joues et mes mains qui tentent d'en endiguer le flot. Je sens une petite tape sur mon dos. Je relève la tête. Ce que je vois d'abord, ce sont deux yeux noirs inquiets et implacables qui, d'emblée, m'inspirent confiance. Les trois concierges ont disparu. Celle qui les a remplacées est beaucoup plus jeune, elle doit avoir dans les cinquante ans, même si ses traits sont marqués par la vie, abîmés même, comme sa voix, rauque, qui me demande si tout va bien. J'ai un instant la tentation de m'enfuir en courant, de me noyer dans la foule, ou la Méditerranée, d'une pareille violence et indifférence à mon égard.

— Vous êtes certaine que ça va. Je peux vous aider ? me redemande-t-elle.

— Ça pourrait aller mieux, j'ai rendez-vous en haut du palais des festivals et je ne peux pas y accéder.

— Oh, ce n'est que ça ! Alors, appelez la personne avec qui vous avez rendez-vous !

— Ce n'est pas si simple. Je ne peux pas appeler. Et ce rendez-vous est un peu une question de vie ou de mort.

Elle doit penser que j'exagère. Je n'exagère pas.

— Peut-être que si vous me racontiez, je pourrais vous aider.

Je ne quitte pas son regard noir comme si cela me permettait de sonder les tréfonds de son âme. Elle me sourit. Cela esquisse une ribambelle de petits sillons sur son visage et éclaire ainsi tout l'ensemble d'une expression que j'associe à de la bonté. Je n'ai plus vraiment le choix. Je pourrais tenter de passer en courant, mais je serais arrêtée bien avant d'arriver en haut du palais et je n'ai pas envie que nos retrouvailles aient lieu alors que je serais entre deux policiers.

— C'est une histoire un peu longue... et surtout je ne l'ai jamais racontée à personne.

En disant cela, mon regard tombe sur l'affiche du festival qui représente Claudia Cardinale, rayonnante. Et qui danse, fiévreusement.

— Vous lui ressemblez, dit-elle en surprenant mon regard sur l'affiche. J'ai tout mon temps. Ma fille est en retard. Comme d'habitude. Cela me distraira et, qui sait, je pourrai peut-être vous aider ?

Cet argument et un nouveau sourire achèvent de me convaincre. Je n'ai plus rien à perdre. D'un revers de main, j'essuie mes larmes et je m'approche un peu plus d'elle pour que mes mots soient audibles malgré le brouhaha et pour que personne d'autre n'entende mon histoire.

— C'était il y a vingt ans. En mai. Vingt ans jour pour jour. Le 14 Mai 1997. J'avais dix-huit ans, bientôt dix-neuf, la tête pleine de rêves, de certitudes, et d'envies d'indépendance. J'avais un frère jumeau, Lucas...

À l'énoncé de ce nom, ma voix se brise, mais je poursuis :

— Je l'aimais. Plus que tout. Mais je savais que si je ne partais pas je n'arriverais jamais à faire ma vie, à vivre pour moi. C'était stupide bien sûr. Vivre pour soi, qu'est-ce que cela signifie ? J'habitais alors dans une petite ville de Provence. Et tout ce que j'avais trouvé, c'était une chambre dans un vieil immeuble bordé par un torrent, à cinq kilomètres de la maison de mes parents avec lesquels vivait mon frère. J'avais l'indépendance timorée. J'aimais cette idée d'être au bord de la rivière, un torrent qui se déchaînait et qui renforçait l'impression de sécurité que j'avais chez moi. Un torrent impétueux aussi, un peu à mon image. Je vivais là avec mon chien, un petit fox terrier. Marcel. Je l'avais appelé comme ça à cause du film.

— *La Passante du Sans-souci*.

— Oui. J'ai toujours aimé les histoires dramatiques au cinéma, imaginant que par une sorte de magie cela les tiendrait à distance dans la réalité. Pour subvenir à mes besoins, je tenais la caisse d'un cinéma local, un cinéma d'une seule salle, le seul à des kilomètres à la ronde. C'était en attendant. En attendant de devenir scénariste. En attendant de suivre des cours dans une école de cinéma à Paris. En attendant de vivre vraiment. Ce travail, c'était déjà la meilleure école qui soit. Lorsque la salle était pleine et le film commencé, je me glissais au fond. Ainsi voyais-je parfois certains films une dizaine ou une vingtaine de fois, sauf le début et la fin. Sans doute cela a-t-il influé sur ma vision de la vie, souvent déconnectée de la réalité. Je pensais rester là encore un an, juste le temps d'avoir assez d'argent pour payer mon école de cinéma. Mais il y a eu ce fameux 14 mai. La météo est parfois capricieuse dans la région, j'avais l'habitude et je ne m'étais donc pas inquiétée de l'avis de tempête annoncé ni des teintes menaçantes qui ternissaient le ciel. Le film, ce soir-là, c'était *Romeo + Juliette* de Baz Luhrmann. J'ai dû rester pour une seule spectatrice qui avait bravé le mauvais temps pour venir. C'était une professeure de Français, elle voulait voir le film avant de le montrer à ses élèves. À l'issue de la projection qui durait deux heures, elle m'a encore retenue un bon quart d'heure pour me parler de ce qu'elle estimait être une trahison à Shakespeare. Quand je suis sortie du cinéma, il n'était pas tard et il faisait presque nuit, déjà. Mais ce dont je me souviens surtout, c'est du bruit : de cette pluie, rude et incessante, des sirènes de pompier, et du fracas de l'eau de mon torrent qui de l'impétuosité était passé à la fureur incontrôlable. Mon studio était à dix minutes et je suis rentrée à pied comme j'en avais l'habitude. Chaque pas, qui était une lutte contre les éléments et qui me demandait un effort surhumain, me faisait regretter amèrement de n'avoir pas attendu au cinéma. Je suis finalement arrivée dans mon studio, grelottante et exténuée. Marcel m'a accueillie en jappant puis il s'est prostré dans un coin de la pièce comme s'il pressentait un

danger. J'ai pris une douche et j'ai enfilé un vieux jogging. Sa couleur bleue avait attiré mon regard dans le placard. Voilà pourquoi je l'avais choisi. C'est fou comme les petits détails peuvent changer le cours d'une vie. Si j'avais gardé mon peignoir, si j'avais pris un vêtement d'une autre couleur... Mais tout cela doit vous sembler obscur et bien peu passionnant.

— Non, continuez. Et ce sera toujours bien moins ennuyeux que la majorité des films vus ici. Continuez... mais je ne sais même pas votre prénom ?

— Lara. Et vous ?

— Nadine. Continuez, Lara.

— Quand je suis sortie, mon chien était toujours prostré. La pluie et le vent redoublaient d'intensité. Et à cela s'ajoutait un bruit inhabituel qui cognait contre ma fenêtre. J'ai ouvert tant bien que mal les volets pour voir ce dont il s'agissait. Là, effrayée, j'ai découvert que c'était un torrent de boue dévastateur qui charriait toutes sortes d'objets et que l'eau avait tellement monté qu'elle était presque arrivée au niveau de ma fenêtre. La lumière s'est brusquement éteinte. Marcel a émis un petit cri de frayeur. Je me souviens que je n'arrêtais pas de lui dire de ne pas avoir peur pour conjurer ma propre angoisse. En prenant Marcel dans mes bras, j'ai constaté que ses pattes étaient trempées. L'eau venait de s'infiltrer sous ma porte, une eau boueuse, celle du torrent. J'étais prise au piège. Par la fenêtre, je percevais les éclairs qui déchiraient le ciel et éclairaient la pièce par intermittence. Il n'y avait que deux studios dans mon immeuble. Celui du dessus était occupé par un instituteur à la retraite qui était parti en voyage. Je n'avais pas de portable à cette époque. Je me suis soudain sentie atrocement seule. Je me suis assise sur le canapé, lovée contre Marcel. J'ai pensé à Lucas qui devait penser à moi. Je le savais. C'était toujours la première personne à laquelle je pensais. J'étais furieuse contre moi, mes lubies et mes envies absurdes d'indépendance. J'aurais tout donné pour être dans le salon familial, hors de tout danger. Je ne sais pas combien de temps je suis restée ainsi, tétanisée par ce vacarme de pluie, de tonnerre et de vent mêlés. Entre ce moment et celui où je me suis retrouvée dans un gymnase, mes souvenirs sont assez flous. Je me souviens du zodiac des pompiers, que les éléments semblaient se déchaîner sur moi, que je ne quittais pas Marcel, serré contre moi, allongée au fond de l'embarcation. Le gymnase où les pompiers m'ont emmenée grouillait de gens de tous âges et de toutes conditions sociales. Les lumières criardes m'aveuglaient. Je ne comprenais pas trop ce que je faisais là. Je réalisais que je n'avais rien emmené, et que j'avais sans doute tout perdu. Je pensais que mes parents seraient fâchés contre moi parce qu'ils avaient mis une partie de leurs économies dans ce studio et avaient essayé auparavant de me dissuader d'aller y vivre. Lucas serait furieux, me disais-je aussi. Il avait tant insisté pour que je reste vivre avec eux. Je me promettais de lui dire qu'il avait raison, que je reviendrais. J'ai demandé que ma famille soit prévenue que j'étais saine et sauve. On m'a dit que ce serait fait, mais qu'il y avait plus urgent. Je me disais qu'il fallait quand même faire vite, que Lucas devait être mort d'inquiétude. J'étais recluse dans un coin du gymnase avec Marcel quand une responsable des secours s'est approchée de moi.

— Ne restez pas seule, mademoiselle. Tenez, l'autre petit bleu, là, en plus d'avoir le même mauvais goût vestimentaire que vous, il a l'air seul aussi.

Le petit bleu qu'elle me désignait était un grand jeune homme dont la régularité parfaite des traits me sauta aux yeux, comme une anomalie poétique au milieu de ce décor si trivial. Il portait un haut du même bleu vif que le mien. Dessus était écrit *Bleu* en majuscules et *de Kieslowski* en minuscules. Il s'est approché, et il s'est abaissé pour caresser Marcel. Ils semblaient seuls au monde.

— Il s'appelle Marcel, trouvai-je simplement à dire.

Il continua de caresser Marcel comme s'il ne m'avait pas entendue.

— Tu aimes le cinéma ? ai-je fini par demander, me disant que la réponse était assez évidente vu l'hommage que son t-shirt lui rendait, mais je ne trouvai rien de plus judicieux à dire pour engager la conversation.

— Oui, je suis des cours de comédie au cours Florent. Je vais être acteur. Là j'étais en vacances au château à côté. J'ai été évacué. Et vous, vous aimez aussi le bleu moche ?

Il avait dit cela d'une traite, sans sourire, sur un ton monocorde, en levant son regard bleu cinglant vers moi. Et en une phrase, il avait résumé le gouffre qui nous séparait. Sans cette catastrophe, sans doute ne nous serions-nous jamais rencontrés.

— Non mais j'aime *Bleu*, le film de Kieslowski et le cinéma aussi. Je vais être scénariste, ai-je répondu comme si mon souhait était un projet acquis.

Dans son regard, dont je n'arrivais pas à me détacher, se reflétaient l'arrogance, la fougue et la franchise. Je me suis assise à côté de lui avec Marcel entre nous, que nous caressions machinalement. Il parlait en phrases définitives qui m'auraient agacée chez quelqu'un d'autre mais il les ponctuait d'un sourire aussi furtif que ravageur qui brouillait ma raison et aimantait mon âme. J'étais comme emprisonnée par cette émotion irrationnelle. J'avais occulté le cadre sinistre et les circonstances soudain transfigurés par sa vision romanesque de l'existence.

— Regardez ces gens. Ils ont frôlé la mort. Crois-tu que cet événement va les changer ? Crois-tu qu'ils vont s'emparer de leur destin ?

— C'est facile d'avoir des idées toutes faites sur la vie et d'être aussi arrogant quand on a la jeunesse et la vie devant soi, et pas trop de bleus à l'âme, lui répondis-je, tout en remarquant qu'il était passé en un éclair du vouvoiement au tutoiement.

— Nous, nous avons déjà le bleu au corps, me dit-il avec ironie en me désignant nos accoutrements respectifs.

— Que faudrait-il faire alors selon toi ? demandai-je pour couper court au trouble qui s'emparait de moi davantage que pour avoir une réponse à ma question.

Des familles arrivaient, la pluie continuait à se fracasser sur le toit, mais je me sentais comme dans une sorte de cocon assourdi.

— Il faudrait construire sa vie comme un scénario. La programmer pour la rendre plus romanesque. Comme au cinéma.

De temps à autre nos doigts se frôlaient en caressant Marcel qui geignait de plaisir.

— Par exemple ?

— Par exemple, nous donner rendez-vous... dans dix... non dans vingt ans ! Nous aurons réussi, c'est certain. Toi comme scénariste. Moi comme acteur. Le Festival de Cannes célébrera son soixante-dixième anniversaire. Oui, voilà, retrouvons-nous en haut du palais des festivals pour l'anniversaire de l'évènement. Il est 21h. Dans vingt ans. Même heure. Même jour. Le 14 Mai 2017.

— J'aurai... 38 ans. Ce n'est pas romanesque, 38 ans. Même si je trouve ton idée joliment insensée.

— Si, c'est l'âge de tous les possibles, encore. Faisons cela. D'accord ? Je réalise que je ne sais même pas ton prénom.

— Lara.

— Comme l'héroïne de *Docteur Jivago*. Tu vois, tu es déjà un personnage de cinéma !

— Et toi ?

— Moi aussi je suis un personnage de cinéma.

— Non, ton prénom ?

— Dimitri.

Un silence complice s'est installé. Une femme, la mine grave, est arrivée vers moi. Je ne me souviens pas de son âge, et encore moins des traits de son visage, juste de la gravité qui émanait de toute sa personne. Elle m'a dévisagée de toute sa hauteur. Elle m'a demandé si j'étais bien Lara, et si j'avais bien un frère qui s'appelait Lucas. Brusquement, j'ai repensé à mon studio dévasté, à Lucas qui devait être mort d'inquiétude. Seulement, après avoir conduit à toute allure pour venir me sauver, Lucas était bien mort. Et pas seulement d'inquiétude. C'est ce que m'expliqua la femme, froidement. D'une froideur clinique comme celle où je me suis réveillée

des heures plus tard. Un prénom s'était tu et je m'étais endormie avec cet autre en tête. Dimitri. Je pensais aux bleus à l'âme, aux bleus au corps dans la cacophonie épuisante de mes pensées délirantes. Quand j'ai pu remettre un pied devant l'autre, de longues semaines plus tard, j'ai abandonné la Provence, ma famille, mes rêves de cinéma et j'ai accepté un emploi de secrétaire médical à Paris. Dans ma poche, en quittant l'hôpital, j'ai trouvé un papier. Y étaient écrits trois mots : anniversaire, bleu, 38. Cette écriture ressemblait à la mienne. Peut-être que j'avais inventé toute cette histoire, me disais-je parfois. Jusqu'à ce que, quelques années plus tard, je découvre un certain Dimitri sur une affiche de cinéma.

— Vous voulez dire que votre Dimitri est celui qui a accumulé les succès au box-office ces dernières années et qui a monté les marches ce soir ?

— Oui. Vous devez vous dire que je suis une fan qui a inventé toute cette histoire pour le rencontrer, n'est-ce pas ? Dans cette société de l'immédiateté, répondre à un rendez-vous incertain d'il y a vingt ans doit vous sembler dément.

— Par nature, je doute en effet toujours de tout et de tout le monde. Soit vous avez une imagination folle, soit vous l'êtes un peu, folle. Mais il y a un moyen de le savoir. Écoutez, je devais aller au concert de Michel Legrand sur le toit du palais avec ma fille. Ça lui apprendra à ne jamais rien respecter, y compris nos rendez-vous. Tenez, j'ai son accréditation. Ça devrait passer.

J'hésite une seconde. Qu'ai-je à y perdre ? Plus rien. Je saisis l'accréditation qu'elle me tend. Et je la suis. J'affronte sans sourciller le regard des vigiles. Nous avançons en silence dans les coursives du palais des festivals, puis nous empruntons l'ascenseur qui mène au dernier étage, lequel après un temps interminable s'ouvre, enfin, sur une grande esplanade. Je sens le regard de Nadine sur moi. Elle m'observe, me dissèque même. Nous avançons. La vue, sur la Croisette d'un côté, sur le vieux quartier du Suquet de l'autre, et face à moi sur les îles de Lérins, est à couper le souffle. Je m'avance encore, jusqu'au bord de la terrasse. C'est vertigineux. Il suffirait de se pencher un peu. Quelques notes s'élancent. Je reconnais celles des *Demoiselles de Rochefort*. Les conversations et les verres ne cessent pas pour autant leur tintamarre prosaïque comme imperméables à cet envoûtement musical. Je m'avance vers la source de la musique, comme aimantée. J'essaie d'oublier que ma vie va se jouer, là, dans un instant. Je vois d'abord Michel Legrand, emporté par cette musique qu'il a dû jouer dans le monde entier. Un cercle a commencé à se former autour de lui. Quelques acteurs connus, un écrivain, deux cinéastes. Et puis, soudain il est là, face à moi. Dimitri. Je sens le regard de Nadine me scruter, chercher à débusquer la faille. Peu m'importe. Il est là. Pour moi. C'est incroyable, irréel. Lui aussi regarde Michel Legrand. Un instant son regard s'égaré jusqu'à moi, s'attarde deux secondes, puis se pose à nouveau sur le compositeur. Je suis de l'autre côté du piano. Nadine m'adresse un regard narquois. J'ai compris qu'elle n'a pas cru un mot de mon histoire, qu'elle voulait confondre ce qu'elle a pris pour un mensonge. Elle n'a peut-être pas tout à fait tort. Peut-être me suis-je menti à moi-même toutes ces années. Peut-être est-ce moi qui ai écrit ces trois mots. Je prends le papier dans la poche de ma robe bleue qui, soudain, me semble ridicule. Le spectacle avec cette vue de cinéma derrière la baie vitrée, la Croisette dans toute sa majesté, rend l'instant solennel. Les regards s'enorgueillissent de la présence de Dimitri. Devant moi, une fille se trémousse, en total décalage avec la musique. Je le vois s'éloigner, s'accouder sur la terrasse, pensif. J'hésite. Je le rejoins. Je m'accoude à mon tour. Deux mètres nous séparent. La musique nous réunit, c'est celle des *Parapluies de Cherbourg* désormais. Je sens son regard sur moi. Je n'ai pas le courage de l'affronter, de me confronter à la réalité. Je songe à ces retrouvailles tristes à pleurer de désespoir à la fin du film de Jacques Demy, comme si cette musique était un mauvais présage. Dimitri se tourne à nouveau vers la mer comme si je n'existais pas. Je réalise, pétrifiée par la déception, que sa présence n'est sans doute que pur hasard. Pire encore : peut-être m'a-t-il reconnue. Comment une petite secrétaire qui a échoué à devenir scénariste pourrait-elle l'intéresser, lui l'acteur dont tout le petit milieu du cinéma admire et envie le talent ? Le vent

me caresse le visage et je reçois cette caresse comme une éraflure sur mes illusions. Je me tourne à nouveau vers lui. La danseuse s'est interposée entre lui et moi. Elle a posé sa main sur son bras. Il n'a d'yeux que pour elle, comme imperméable à la magie lui aussi, de l'instant, de la musique, de ces retrouvailles insolites. À quoi bon ? La vie n'est pas du cinéma. Je ne suis rien. Juste la petite secrétaire qui ébauche des rêves trop grands pour elle. Mon frère me manque comme jamais. Je me penche. J'ouvre ma main et je laisse le papier avec ses trois mots s'envoler vers le néant. Je jette un dernier regard vers le couple qui semble si complice. Je cours vers la sortie. J'appuie sur le bouton d'appel de l'ascenseur. Ce satané ascenseur n'arrive pas. Je le maudis, et avec lui les rires insoucians derrière moi parmi lesquels je reconnais celui de Nadine, rauque et sardonique. Je n'ai plus la force d'attendre. Je me dirige vers la porte qui jouxte l'ascenseur. La porte s'ouvre sur un escalier à colimaçon, sans fin et sans but. Un piège inextricable. Comme la vie qui m'attend désormais.

\*

*Lui.* La foule et les photographes hurlent mon nom. Je gravis les marches les plus célèbres du monde, celles du Festival de Cannes. Le symbole du firmament de la gloire cinématographique. Les flashes crépitent, me mitraillent, m'éblouissent, m'agressent un peu aussi. Tout est soudain si facile. Je peux avoir tout ce que je veux, qui je veux même. Mes désirs sont devenus des ordres. Arrivé en haut des marches, je me retourne. J'ai le monde à mes pieds, l'avenir devant moi. Je suis là où j'ai toujours rêvé d'être. Au sommet. C'est vertigineux, le sommet. On ne distingue plus grand-chose. Les émotions se brouillent. Les visages deviennent indistincts. Mon agent, Ava, petite quinquagénaire tout en nerfs, aussi sèche et tranchante que son prénom, emprisonne ma main dans la sienne, me dévore du regard les yeux embués de larmes. Les miens sont secs. J'entre dans le palais des festivals, puis dans le Grand Théâtre Lumière, conduit par des hôtes souriantes. Des mains se tendent à mon passage. Certaines, fourbes, qui se dérobaient prestement lorsque j'étais tout en bas. On m'installe en orchestre avec mille précautions. À ma droite, Ava. À ma gauche, un réalisateur de films classés art et essai. Il me serre vigoureusement la main, me félicite pour mon dernier film, et se garde bien d'en donner le titre qu'il ignore probablement. Je lui réponds que son dernier long-métrage (que je n'ai pas vu) était formidable, et je m'écoeure de me prêter ainsi à ce bal des vanités. Je regarde sur l'écran la retransmission de la montée des marches, tous ces visages radieux. Le commentateur de la montée annonce la date. 14 mai 2017. Cette date résonne dans ma tête. Je la répète intérieurement comme une litanie obsédante. Elle exhale un parfum nostalgique sans que je sache bien pourquoi. Là, soudain, je réalise que je ne ressens rien. Qu'un immense vide. Je souris parce qu'il le faut. Parce que si je ne souriais pas, je serais blasé, condescendant, prétentieux. Ava me dit c'est merveilleux. Je réponds oui, c'est merveilleux et je pense que c'est infiniment triste, cette joie feinte, cette joie par mimétisme. Feindre, c'est mon métier, non ? Je murmure à Ava que je ne vais pas rester. Je veux aller écouter Michel Legrand qui donne un concert sur le toit du palais des festivals. Nous l'avions si souvent écouté ensemble, avec ma grand-mère. C'est par les films de Jacques Demy qu'elle me montrait enfant que j'ai commencé à aimer le cinéma et à rêver la vie comme du cinéma. Sans demi-mesure. C'est elle qui me disait toujours cela, que le secret du bonheur c'était de ne jamais éteindre la lueur d'enfance en soi, de suivre ses élans, de constamment nourrir la flamme de ses rêves. Elle serait si heureuse de me voir là aujourd'hui. Tout cela, soudain, sans elle, n'a aucun sens. Mon agent me dit qu'il y a plus important qu'un petit concert, que je dois « paraître et parader ce soir ». Elle me rappelle que cette salle mythique a vu tant de destins basculer dans la lumière et le succès. Je lui rétorque que d'autres s'y sont noyés à jamais dans l'anonymat et l'échec. Le film commence. C'est un film russe réalisé par un cinéaste nommé Andreï Zviaguintsev. Le film s'intitule *Faute d'amour*. Ironie du destin, peut-être. Les premiers plans mettent en scène des

arbres décharnés, morts, comme un avertissement. Chaque séquence esquisse le portrait d'êtres ne sachant plus communiquer ni aimer. La mère de famille passe ainsi son temps sur Facebook et à faire des selfies. Métaphore d'un monde individualiste, matérialiste et narcissique, où il est plus important de parler de soi sur les réseaux sociaux que de s'occuper de ses enfants. Où l'entreprise devient un univers déshumanisé dans l'ascenseur de laquelle les employés sont silencieusement alignés tels des zombies. Le film est éprouvant, par moment étouffant, suffoquant même. Il décrit des êtres et un univers âpres et fracassés, cela ne le rend pas moins passionnant comme un éclairage implacable sur une société déshumanisée, pétrie de contradictions. Les scènes de disputes entre les parents sont d'une violence inouïe comme celle, féroce, où la mère dit à son mari qu'elle ne l'a jamais aimé et a fortiori celle que l'enfant entend, caché derrière une porte, dont nous découvrons la présence à la fin de celle-ci, dispute qui avait pour but de s'en rejeter la garde. L'enfant semble n'être ici qu'un obstacle à leur nouveau bonheur conjugal. Une séquence d'une force et d'une brutalité à couper le souffle. Et lorsque l'enfant se réfugie pour pleurer, secoué de sanglots, exprimant un désarroi incommensurable que personne ne viendra consoler, je sens mon cœur saigner avec lui et les larmes me monter aux yeux. Des larmes d'enfant claquemurées depuis des années. Ava soupire. Je devine que le film l'ennuie. Il me passionne. Mais je ne peux plus rester là. Le passé m'appelle à lui. Je me lève. Je m'excuse auprès de mon voisin qui me lance un regard tueur. Il dira certainement partout que j'ai pris la grosse tête. Cela m'est égal. Je remonte la travée de l'orchestre, face à tous ces visages célèbres tournés vers l'écran. Une hôtesse m'indique le chemin. J'arrive juste à temps sur le toit après quelques errances dans le dédale du palais des festivals. Quelques regards se tournent vers moi et se détachent de Michel Legrand déjà assis à son piano. J'ai honte de détourner l'attention. Il commence à jouer *Les Demoiselles de Rochefort* à leur vitesse normale puis à différents tempos. Malgré moi, mon regard est attiré par une robe bleue derrière le maestro. Celle qui la porte a les yeux fixés sur moi. Je maudis sa robe bleue d'avoir attiré mon regard, de m'avoir distrait de ce moment hors du temps. Je la maudis d'être plus intéressée par moi que par le maître. La musique m'emporte dans son tourbillon effréné, le tourbillon des souvenirs de mon enfance. L'émotion me gagne à nouveau. À travers mes larmes, j'ai l'impression de voir le doux visage craquelé de ma grand-mère esquisser un sourire. Je sens les flashes se braquer sur moi, attisés par le goût des larmes. Je décide de m'éloigner, sur la terrasse face à la mer. Tout cela me semble à la fois sublime et dérisoire. La femme à la robe bleue me rejoint. Malgré moi, mon regard est attiré. La couleur éblouissante de sa robe, sans doute. Résonne la musique des *Parapluies de Cherbourg*. Je songe à sa fin déchirante de tristesse. Une jeune femme que j'avais vue se trémousser sur la piste de danse s'approche de moi. J'ai envie d'être seul. Sa conversation est aussi abyssale que son décolleté. Je la laisse dire. Je souris, machinalement. Elle pose sa main sur mon bras. Je la laisse faire. La robe bleue s'en va. Sans bien savoir pourquoi, cela m'attriste. Une feuille que je l'ai vue jeter par la terrasse arrive à mes pieds sous l'effet du vent. La danseuse la ramasse. Elle lit en ricanant : *38, bleu, anniversaire. Ça ressemble à une énigme*, dit-elle. Je me dis que c'est amusant, que j'ai 38 ans, que nous sommes face à la Grande Bleue, qu'il y avait cette femme avec cette robe bleue et que c'est l'anniversaire du Festival de Cannes, avant de réaliser, soudain, que je connais ces mots, cette écriture, avant de me dire que ce n'est pas possible, avant de laisser la danseuse, pantoise, après lui avoir saisi le papier des mains et avant de partir comme une furie malgré les regards et les mains qui m'agrippent. J'attends l'ascenseur qui n'arrive pas. Je m'acharne sur le bouton d'appel. Cette productrice, Nadine, s'arrête à côté de moi. Combien de fois Ava m'a-t-elle parlé d'elle ! Elle prépare un gros film en coproduction avec un studio américain. Ava n'a cessé de répéter que ce rôle serait la chance de ma vie. Nadine me sourit. Je réponds à son sourire, mécaniquement. Elle me demande si je suis pressé. Sans bien savoir pourquoi, je réponds que non au lieu de dire la vérité, que je m'apprêtais à courir : après mes illusions d'adolescence, un refrain du passé, une chimère peut-être. Elle ne comprendrait pas. Quand l'ascenseur va



s'ouvrir, je me promets de m'y engouffrer. Quand l'ascenseur s'ouvre, une tornade en jaillit : Ava qui frôle la crise cardiaque en me voyant aux côtés de Nadine. Elle me prend par le bras, nous entraîne vers la terrasse, loin de l'ascenseur, loin de la tentation, loin de ma vérité. Elle me dit qu'elle a détesté le film, *Faute d'amour*, tandis que je réalise que mon ambition m'en fait commettre une, et que le rôle de ma vie m'attend.

\*

*Elle.* Comme une automate, j'ai marché jusqu'à l'hôtel, j'ai récupéré ma valise, j'ai payé la nuit que je n'avais pas passée à l'hôtel, et j'ai marché jusqu'à la gare. Je n'ai pas eu la force de me changer. Je suis là sur le quai de la gare avec ma petite valise et ma robe bleue incongrue. Je regarde les rails, tentateurs. Je songe qu'au cinéma, il serait accouru sur le quai, aurait hésité une seconde peut-être, puis m'aurait enlacée avant un fondu au noir sur ce moment extatique. Mais la vie n'est pas du cinéma. Je vais retrouver mon travail, mon studio, mon semblant d'existence, si médiocres. Machinalement, je cherche dans ma poche. Ce mot qui était comme un réconfort toutes ces années. Le vent l'a emporté. Et mon ultime chance de bonheur avec.

\*

*Elle.*

— Ma petite Lara. Souriez un peu. On a toujours l'impression que tous les malheurs de la terre vont tomber sur les épaules. Vous êtes jeune encore. Qu'est-ce que je devrais dire à mon âge ?

*Ce jeune encore* me rappelle une réplique surgie des limbes du passé, de mon passé. Je chasse cette idée de mon esprit. J'écoute sans broncher les réprimandes du Docteur Delors. Je ne suis plus très certaine d'être jeune encore. Mais je suis certaine que c'est le mois de Mai 2018, ce mois maudit, le mois de l'inondation, le mois du Festival de Cannes aussi, le Festival de Cannes dont la 71<sup>ème</sup> édition commence dans quelques heures. Depuis un an déjà, j'évite les kiosques à journaux, les journaux télévisés, les alertes d'information internet, les frontons des cinémas, les colonnes Morris. Mais le visage de Dimitri est partout. Personne ne peut ignorer qu'il a signé avec un grand studio américain avec la fameuse productrice Nadine. Sans doute lui a-t-elle raconté. Sans doute ont-ils bien ri. Je ne peux plus supporter de voir son visage, comme un rappel de ma naïveté et de mes illusions piétinées et enterrées. Le midi, je n'ai plus le courage de rentrer chez moi. Je me contente de manger à l'extérieur du cabinet médical le sandwich que je me prépare le matin. Je n'aime pas le mois de mai. Je pense à Lucas. Même vingt et un ans après, je pense toujours à Lucas. Plus personne ne m'en parle. Ma vie n'est qu'une suite de douleurs condamnées au silence. Ce midi, la pluie battante m'a obligée à rester déjeuner au cabinet médical. Ma collègue, Marie-Caroline, me rejoint. Depuis que j'ai repris ma place, quatre jours après l'avoir quittée, elle adopte toujours un petit air supérieur quand elle s'adresse à moi. Avec son fameux petit air, elle s'étonne de me trouver là. Je lui expliquerais bien que depuis vingt et un ans, j'ai peur de la pluie, mais elle ne comprendrait pas. L'an passé, elle m'avait surprise plongée dans un article sur Dimitri. Depuis, elle croit judicieux de m'en faire part à chaque fois qu'elle entend parler de lui. Elle m'en parle donc souvent. Aujourd'hui, justement, elle me tend un quotidien avec un article qui lui est consacré. Comme les autres, il finira à la poubelle sans être lu. Malgré moi, mon regard s'arrête sur un encart au milieu de l'interview, sur deux mots, 38 et bleu. C'est une annonce. Je lis en diagonale puis avec avidité, incrédule. Il raconte qu'il a envie de passer à la réalisation. Il dit qu'il veut découvrir des talents inconnus et qu'il lance un concours de scénario. Il donne même le titre que devra porter le film : *Même heure, même endroit*, et les mots qu'il devra impérativement contenir : 38, *bleu*, *anniversaire*. Dernière exigence : les personnages principaux devront s'appeler Lucas et

Marcel. Je me mets à rire. Je ne peux plus arrêter cette cavalcade sonore. Toute cette tristesse, cette rage, et ces désillusions contenues toutes ces années explosent en un rire retentissant. Si bien que le Docteur Delors entre voir ce qui se passe. *Je ne savais pas que vous saviez rire*, me dit-elle sur un ton perfide. Je la regarde. Je les regarde, Marie-Caroline et elle. Je ne m'en souvenais plus non plus. *Devenir le scénariste de sa propre existence* : je me rappelle ses mots. En réalité, je ne les ai jamais oubliés. Je prends le journal. Je déchire la feuille qui contient l'annonce. Je déboutonne ma blouse. Je la jette au visage du Docteur Delors devant une Marie-Caroline estomaquée. Je cours à perdre haleine jusqu'au métro. Je réalise que nous sommes le 14 Mai 2018 et qu'il me reste quelques heures pour enfin devenir la scénariste de mon existence.

\*

*Lui.* Sur la terrasse du palais des festivals, je fixe le cadran de ma montre qui indique la date et l'heure. 14 Mai 2019. 21h. Le pianiste joue un air de jazz qui m'est inconnu. J'ai l'impression d'être dans un film de Woody Allen, son personnage faussement cynique, maladroit et rêveur. Je n'arrive pas à détacher mes yeux de l'ascenseur. Ava me sermonne. Je le savais pourtant que le nœud papillon était obligatoire sur les marches. Quelle idée ai-je eue de me présenter en bas des marches avec ce t-shirt sur lequel est écrit *Bleu* de Kieslowski ! Le résultat était prévisible, tout Dimitri que je suis, j'ai été évincé de la montée des marches, s'insurge-t-elle. Je la laisse dire. Je suis ailleurs. Là où je voulais être.

\*

*Elle.* Après cinq heures de train, je suis arrivée juste à temps. J'ai pris une chambre dans un palace cannois face au palais des festivals. J'ai laissé l'empreinte de ma carte bleue avec laquelle je n'ai pas les moyens de payer l'hôtel. À la réception, une quinquagénaire américaine a négligemment posé son badge de festivalière sur le comptoir. Je l'ai subtilisé. Et ma robe bleue et moi et mon pass au nom d'une productrice américaine nous courons maintenant vers le palais des festivals. Je prie pour avoir le temps de le rejoindre avant d'être démasquée. Par chance, au passage devant les vigiles, un producteur ou se disant tel exige de passer devant tout le monde. J'adresse un regard complice et compatissant au vigile interpellé qui me laisse monter sans regarder et sans avoir entendu mon accent américain improbable.

\*

*Lui.* À chaque fois que l'ascenseur s'ouvre, je tressaille. Je feins d'écouter Nadine qui vient de nous rejoindre, Ava et moi. Et puis l'ascenseur s'ouvre sur elle, enfin. Le bleu de sa robe attire mon regard. Elle n'a pas changé. Elle a toujours cette allure à la fois gauche et élégante qui m'avait conduit à inventer cette histoire un peu folle après avoir éprouvé cette émotion brusque et irrationnelle il y a vingt et un ans. J'ai souvent fait ce pari avec d'autres bien sûr. Elle est la première à s'être prêtée au jeu. Je mentais tout le temps. Je m'inventais une vie pour colorer mon existence. Je m'inventais une vie de fils de milliardaire. Le milliardaire vivait en réalité dans une maisonnette isolée d'un village provençal, avec sa grand-mère qui l'avait élevé. En devenant acteur, ma manie du mensonge est devenue ma profession. Être acteur n'est que cela pour moi : enjoliver la réalité, travestir la vérité, être un menteur professionnel. Pour oublier qui je suis.

\*

*Elle.* Nadine à ses côtés ! Oui, bien sûr, c'était trop beau pour être vrai. Sans doute tout cela n'était-il qu'un pari avec cette dernière, qu'un jeu malsain. Je fais trois pas en arrière et je m'engouffre dans l'ascenseur en appuyant frénétiquement sur le bouton du rez-de-chaussée, comme poursuivie par les flammes de l'Enfer. Lorsque les portes se referment, je ferme les yeux et la dernière fenêtre sur mes rêves, en attendant le couperet fatal de la réalité. Et dans ma tête résonne ce prénom, Dimitri, et ces trois i. Comme un rire diabolique.

\*

*Lui.* Nadine n'a rien manqué de la scène. Elle me regarde. Elle esquisse un sourire narquois. Je me dis que son sourire ressemble à une grimace de douleur. Je ne prends pas le temps de m'excuser. Je cours vers la sortie et je dévale les escaliers.

\*

*Elle.* L'ascenseur s'ouvre. Deux vigiles m'attendent, me saisissent vigoureusement par les bras et m'arrachent mon badge. Je les laisse faire. Plus rien n'a d'importance.

\*

*Lui.* J'arrive en bas du palais des festivals après avoir dévalé les marches. À bout de souffle. J'ouvre la porte. Elle est là. Face à moi. Entre deux vigiles. L'un d'eux me reconnaît, visiblement ravi de se retrouver en la présence de la star du moment. L'avantage d'avoir tourné dans des films d'action insipides. Les yeux de Lara me lancent des éclairs haineux. Au même moment, Nadine sort de l'ascenseur. Elle m'appelle avec autorité. Je ne l'écoute pas. Je dis au vigile que la jeune femme est avec moi. Elle nie. J'insiste. Je lui montre mon t-shirt. Nadine aboie qu'on m'attend pour une interview et que c'est dans mon contrat. Je ne l'écoute pas. Je ne l'entends plus. Lara esquisse un sourire en voyant mon t-shirt sur lequel est écrit *Bleu*. Les vigiles desserrent leur étreinte. Je passe devant Lara. Je me retourne et lui murmure *viens*, le souffle coupé par l'émotion. Elle hésite une seconde, deux secondes. Je n'ai jamais été aussi impatient, incertain, vivant. Je vois du bleu s'approcher à travers mon regard embué. J'entends Nadine vociférer. Cela m'est égal. Tout m'est égal à part ces deux petits bleus qui avancent côte à côte, vers leur destinée commune.

\*

*Lui.* 18 Mai 2019. Je n'étais pas revenu dans cette ville depuis ce jour funeste de 1997. Le petit cinéma provençal bruisse d'activité comme cela ne lui était pas arrivé depuis des décennies, probablement même comme cela ne lui était jamais arrivé. Nous y allions de temps en temps avec ma grand-mère. Il faudra que je parle d'elle à Lara. Il faudra surtout que je lui parle du drame de ma vie, sa disparition accidentelle ce terrible jour de mai 1997. Il est temps que je lui parle enfin de mes bleus à l'âme. Et de nos bleus à l'âme qui se font écho. Oui, après la projection, je lui parlerai d'elle. Je lui dirai tout. Je ferai tomber le masque. Tout le monde l'attend. Elle a pourtant insisté pour que je sois à l'heure. Je me retourne. Toujours pas de Lara. Je me sens perdu sans elle. Je me suis assis aux premiers rangs, entre ses parents, parmi les invités impatients de découvrir notre travail commun. L'exploitant du cinéma décide de lancer le film et de ne plus attendre Lara. J'entends sa mère renifler lorsque s'inscrivent les premiers mots *Un film écrit par Lara et réalisé par Dimitri. À mon frère tant aimé, Lucas.*

Tandis que le noir recouvre la salle, en cette seconde impatiente et haletante qui précède toujours le début d'un film, on me tend un mot laissé pour moi à l'accueil. Je m'en empare avec

fébrilité et à la lueur bleutée de l'écran, alors qu'apparaissent les mots suivants sur le premier plan du film *Et si vous deveniez les scénaristes de votre propre existence ?* je lis ceci : *bleu, 40, même endroit*. Alors, là, dans l'obscurité, à la fois déçu qu'un nouveau rebondissement repousse l'éclosion de ma vérité, et heureux que Lara en soit l'instigatrice, je souris. Au scénario de notre vie. À l'imagination salvatrice. Et à la vie de cinéma qui nous attend.

**Cette nouvelle vous a plu ?**  
**Découvrez d'autres textes de nos auteurs sur notre site Web :**  
**[Les Editions du 38](#)**

**Suivre Sandra Mézière**

Page auteur :

<https://www.editionsdu38.com/auteurs/sandra-m%C3%A9zi%C3%A8re/>

Blog :

<http://www.inthemoodforcinema.com/?fbclid=IwAR3ZBTeZjgH45woWhOUZJp5j6aF00MQQr-W41Py9aG5qcnXVHyPWKMTjyDw>

Page Facebook :

[https://www.facebook.com/sandra.meziere?ref=br\\_rs](https://www.facebook.com/sandra.meziere?ref=br_rs)

**Bibliographie**  
**Aux Editions du 38**

*Les illusions parallèles,*  
Recueil de 16 nouvelles

*L'amor dans l'âme,* roman